

Ce journal paraît tous les vendredis de l'année universitaire (de novembre à mai) — les vacances exceptées.

L'ÉTUDIANT

AFFIRMONS NOUS!

ORGANE DE LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION LAVAL.

Rédigé en collaboration Universitaire

ABONNEMENT :
Canada et États-Unis, . . . 1 piastre
Etranger, . . . 7 fr. 50
Il est strictement payable à l'avance.

LA JEUNESSE

Nous terminons cette semaine notre enquête sur les idées de la jeunesse canadienne-française sortie depuis peu des collèges classiques ou de l'Université.

Je ne me reconnais ni l'autorité, ni la compétence nécessaires pour indiquer quelles sont les conclusions qui s'imposent à la suite de cette consultation: je laisse ce soin à d'autres dont la voix sera mieux écoutée que la mienne. Je veux simplement remercier ceux qui ont répondu si franchement et d'une façon si intéressante à notre questionnaire, et tenter d'analyser l'impression pénible que nous laisse d'abord la lecture des opinions diverses qui nous ont été adressées.

Il nous a été agréable de publier les nombreuses réponses que nous avons reçues, parce qu'elles étaient *sincères* et qu'elles mettaient fin à cette légende que "fils soumis et obéissant" est synonyme d'*esclave*.

— Fils soumis, nous le sommes, par le cœur autant que par l'esprit, mais nous voulons que notre soumission soit intelligente en même temps que respectueuse, et non pas passive, irraisonnée ou *monotonnière*. Dans notre docilité, il entre beaucoup de reconnaissance pour nos supérieurs et nos maîtres d'autrefois et d'aujourd'hui, beaucoup de respect devant un jugement et une expérience que nous ne possédons pas encore, mais nous avons assez de fierté pour ne pas souffrir que notre obéissance soit assimilée à de la lâcheté.

Nous avons réclamé une certaine initiative, on nous l'accorde largement, parce qu'on nous sait gré de notre sincérité. Nous nous rendons compte, cependant, que cette concession nous est une marque de confiance et nous nous efforçons de la mériter; mais nous voulons être considérés comme des jeunes hommes libres, fiers et intelligents.

A l'heure où l'on s'inquiète un peu partout, dans nos milieux canadiens-français, de savoir si notre race est destinée à survivre, — tout en conservant sa langue et ses traditions, — aux après attaques dont elle est victime de la part de nos concitoyens anglo-saxons et irlandais; au moment même où l'on crie partout que notre influence est en baisse, où l'on se demande avec anxiété si la jeunesse actuelle saura lutter plus tard avantageusement, et à armes égales contre nos adversaires nous avons cru qu'il était opportun d'interroger les jeunes pour savoir d'eux-mêmes, s'ils se sentaient préparés pour "les luttes de demain", s'ils entraient avec confiance dans la vie.

Hélas! si nous en croyons les réponses qui nous sont parvenues, il n'y a pas lieu de nous féliciter de ce que l'avenir nous réserve. Presque à l'unanimité, nos collaborateurs occasionnels ont répondu *non*, à notre première question qui se lisait ainsi: "La jeunesse actuelle vous semble-t-elle suffisamment préparée pour les luttes de demain? Y a-t-il lieu d'espérer qu'elle contribuera, plus tard, à accroître en ce pays le prestige de la race canadienne-française?" Et les raisons que l'on donne, pour expliquer cette "préparation" qui nous manque, prouvent, tant par leur nombre que par leur diversité, que les réformes à accomplir dans notre éducation classique et universitaire sont multiples et urgentes.

Bien qu'en principe, on soit, chez nos correspondants, en faveur de l'enseignement classique, on s'accorde à déplorer cependant l'ancienneté et l'insuffisance des programmes. Les uns trouvent que l'on donne trop d'importance, dans notre enseignement secondaire, au grec et au latin, et pas assez au français; l'on a tort, nous a-t-on écrit aussi, de négliger l'anglais au bénéfice des langues mortes; d'autres trouvent que la méthode actuelle, pour enseigner la rhétorique, a des résul-

tats fâcheux et que l'on ne devrait pas confier les classes inférieures à des séminaristes; enfin on regrette le peu d'importance qui est donné aux mathématiques, à l'histoire, à la géographie, à l'hygiène...

Pour l'université, on préconise les réformes suivantes: avoir des professeurs qui soient de véritables *universitaires* et par conséquent "indépendants devant la vie"; l'unité de direction; que le *conseil* qui préside aux destinées de l'Université soit "indépendant, au-dessus des professeurs"; plus de rapports, d'union entre maîtres et élèves; que l'on attribue les chaires d'enseignement aux candidats compétents et non par favoritisme; puis-que nous aurons surtout à lutter demain sur le terrain économique, qu'on encourage davantage l'enseignement de l'économie politique, du droit commercial et industriel; on réclame une chaire d'histoire, et plus d'importance pour le droit constitutionnel; enfin, on veut une place plus large pour les cours d'hygiène...

D'un autre côté, si l'on concède aux jeunes le mérite d'avoir de l'enthousiasme — qualité qui est bien de leur âge — d'être fidèles à la religion catholique, d'avoir quelque initiative, bon cœur et de la générosité; on leur reproche en termes vifs, d'être paresseux, insouciant, sans ambition, en un mot, de manquer de caractère.

A quoi attribuer ce manque de caractère? — Peut-être à cet "esprit de soumission" qui s'est développé chez le peuple canadien-français et dont M. Henri Bourassa parlait à Hochelaga, l'autre semaine...

Et quelle est la cause de "cet esprit de soumission", qui nous rend si mous, si peu fiers, si peu semblables à des hommes libres? — Puisque M. Bourassa a cru bon de s'en tenir là, on nous pardonnera d'en faire autant, d'imiter "de Couvart le silence prudent".

J'ai dit, plus haut, que la lecture de ce réquisitoire contre la jeunesse, qu'a été bien malgré nous, notre enquête, nous laissait d'abord une impression pénible. Cependant, si nous réfléchissons, nous nous rendons compte bientôt que le mal dont nous souffrons n'est pas incurable, qu'il est encore temps de réagir, et que nous aurions tort de laisser le morne "à quoi bon" paralyser tous nos efforts pour améliorer notre condition présente.

On peut dire que la jeunesse est saine de corps et d'esprit. Elle ne souffre d'aucune tare héréditaire; elle est sincèrement et avec conviction soumise à l'Église catholique; elle est tempéramente; elle a du talent, beaucoup de facilité même. C'est donc le fond qui manque le moins... Elle n'est qu'endormie. Elle est dans cet état d'assoupissement qui suit les repas trop copieux; elle en est encore à la période de la digestion; elle digère péniblement, laborieusement et sans se les assimiler, de nombreux discours patriotiques, entendus depuis sa plus tendre enfance, dans maintes "fêtes de Saint-Jean-Baptiste".

Ce qu'il lui faut, ce sont des maîtres énergiques pour la tirer de sa torpeur; pour lui indiquer la route à suivre, l'idéal à atteindre, pour lui enseigner la valeur du travail. Il nous faut des hommes pour nous enseigner que l'essentiel pour nous, n'est pas seulement de "faire de bons professionnels", mais qu'il nous faut aussi être "désintéressés, ardents à certaines luttes"; que nous aurons, demain, un devoir social à remplir, et qu'il importe souverainement que nous le remplissions. Il faudrait en plus qu'on fasse des réformes dans l'enseignement classique et universitaire, pour nous donner une instruction appropriée aux besoins de l'heure présente.

Il nous faudrait aussi des professeurs

L'ORGUEIL DE VIVRE

Parce que nous avons élevé la voix pour dénoncer les lacunes de notre vie à l'Université, parce que nous avons fait voir les ravages qu'exerce chez nous le joug de certains égoïsmes malfaisants, parce que nous avons cru pouvoir demander la démission de quelques professeurs ou l'établissement de réformes importantes, parce que nous avons voulu travailler au bien commun d'une façon vivante, d'aucuns ont perçu dans nos protestations ou nos suggestions le cri d'une horde révolutionnaire, un soulèvement contre l'autorité, toute une litanie d'insultes à l'adresse de ceux qui nous dirigent.

Il n'est pourtant entré dans notre mouvement aucun des sentiments ni aucune des idées qu'on nous reproche. Nous avons simplement tenté de dire la vérité, rien que la vérité; et si l'on est arrivé de le faire avec amertume parfois, nous avons parlé sans haine toujours. Nous avons voulu réveiller chez professeurs et élèves ce qu'ils avaient de bon dans le cœur, sortir du kief désastreux où elles s'anéantissent un nombre infini d'énergies qui allaient se perdre. Nous avons voulu communiquer à tous cette intime fierté d'âme qui nous fait accepter le sacrifice — quand il est nécessaire — stoïquement, comme "le Loup" qui "souffre et meurt sans parler". Nous avons voulu susciter la force de volonté qu'il faut pour obéir ou commander. Nous avons voulu persuader nos confrères de ne pas se constituer les cariatides d'une domination intéressée, les convaincre de dévoiler toujours les injustices et les scandales qui peuvent se produire dans quelque faculté que ce soit et diminuer à nos yeux le prestige de l'autorité.

Notre mouvement est né d'une pensée sincère et désireuse de faire le bien. Nous avons toujours été droit au but, ouvertement, avec conviction. Nous n'avons pas craint d'affirmer qu'il se passe chez nous des choses impardonnables dont nous les responsables certains professeurs. Peut-être avons-nous parlé d'une façon trop générale, par le passé, et nos accusations ont-elles atteint quelques-uns des hommes à qui nous devons une considération faite de confiance et de reconnaissance. A ceux-là nous demandons pardon, non pas de les avoir blessés ou irrités — ils ne l'ont pas été — mais de les avoir peints.

Ceux-là seuls ont connu contre nous la colère qui, devant leur conscience, se sont trouvés coupables. Et nous ne regrettons rien du ressentiment que nos écrits ont pu provoquer chez eux. Nous nous rendons le témoignage d'avoir toujours été respectueux envers chacun d'eux, même en disant les vérités les plus dures.

De plus, nous n'avons pas été seuls à combattre. Nous avons eu l'appui d'hommes qui ont sur nous la supériorité de l'âge et du jugement. Quelques-uns d'en-

d'énergie morale, de caractère: "J'ayme encore mieux forger mon âme que la meubler", disait Montaigne; — "l'homme est ce que le fait son éducation", a dit Paul Bourget.

Nous croyons sincèrement que notre enquête aura des suites heureuses. Certes, la plupart des réponses que nous avons publiées sont pessimistes, mais ce pessimisme-là n'a rien pour nous décourager et ceux qui pour l'avoir constaté sentent leur courage, leur énergie annihilée pour jamais, n'ont que ce qui leur était destiné pour plus tard: ils n'étaient pas faits pour devenir des hommes; ils manquaient de caractère, de volonté.

Quelqu'un, répondant à notre questionnaire, nous écrivait que notre qualité dominante est d'être *jeunes*. Eh! bien, soyons *jeunes*, puisque être *jeunes*, "c'est avoir gardé intacte l'espérance".

Jacques HERMIL.

tre eux n'ont pas craint d'écrire leurs opinions et de nous les faire publier. Leur voix n'a pas manqué d'être entendue de leurs collègues et surtout de nous.

Car nous ne jetons pas la pierre seulement aux professeurs. Nous avons, nous aussi, notre part de culpabilité. Mais nous ne demandons qu'à devenir meilleurs. Et nous réussirons! Nous ne serons pas de ceux qui ont eu "peur de vivre", de "ceux qui vécurent sans blâme et sans louange". Nous voulons vivre notre vie, la vivre pleinement, courageusement. Nous voulons en faire un chef-d'oeuvre de fierté...

Ceux qui nous font du bien et nous donnent un peu d'affection, nous finirons par les aimer non seulement avec notre cœur, mais aussi avec l'orgueil que nous aurons de ne rien devoir à personne. Nous rendrons le bien pour le bien et le bien pour le mal, par l'orgueil que nous aurons d'avoir des obligés. Nous aurons encore l'orgueil de la pitié! Nous plaindrons, comme nous les plaindrons maintenant, ceux qui ne voient dans leurs rapports avec nous qu'une occasion de grossir les revenus de leur budget! Nous les plaindrons à la manière dont on plaint les êtres inférieurs; nous leur donnerons la pitié qu'on donne à ceux qui ne connaissent pas la vie de l'esprit et du cœur, les joies de l'enseignement et du dévouement. Nous les plaindrons jusqu'au jour où ils deviendront nuisibles. Ce jour-là, par pitié pour ceux qui en souffriraient, nous demanderons leurs têtes et nous les aurons...

Telle est la mentalité que nous voulons créer chez nos confrères: avoir une si haute idée de l'importance de la vie que nous ne fassions jamais, ou, jamais ne laissons faire rien de ce qui pourrait l'amoinrir à nos yeux! Ne serait-ce qu'un rêve que nous avons encore le droit de le rêver...

"Rêve et monte, plus haut toujours, plus haut sans trêve;

"Et tu reconnaîtras que ton rêve était grand,

"Si tu le sens petit au sortir de ton rêve!"

Si ces sentiments-là — qui sont les nôtres — ne méritent pas au moins le respect, fermons pour ne plus les ouvrir les portes d'une université où la vérité se change en révolte et la franchise en insulte.

MARC.

22 avril 1914.

CONCERT

Qu'on ne l'oublie pas, c'est ce soir qu'aura lieu le concert de notre orchestre universitaire. Ce sera un régal artistique du meilleur goût. On nous apprend que M. Lucien Boyer prêtera son concours à nos artistes: c'est dire que la soirée sera des plus intéressantes.

SYMPATHIES

Nous apprenons avec regret la mort de Monsieur Charles Gervais.

Le défunt est le père de l'honorable juge Gervais, juge à la Cour du Banc du Roi et l'un des professeurs les plus aimés de la Faculté de Droit.

"L'Étudiant" offre ses condoléances à la famille en deuil et prie l'honorable juge Gervais d'accepter ses plus sincères sympathies.

LA DIRECTION.

L'homme est le roi des animaux. Qui a dit cela?... l'homme.

GAVARNI.